

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES LACÈNES

MONTCHRESTIEN ANTOINE DE

Tragédie — 1601

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CHOEUR	38 rép.	AGIS	3 rép.
CRATESICLEA	19 rép.	MESSAGER	2 rép.
CLÉOMENE	18 rép.	OMBRE	1 rép.
PANTHÉE	18 rép.	LÉONIDAS	1 rép.
STRATONICE	8 rép.	PAUSANIAS	1 rép.
ARCHIDAMIE	7 rép.	DAMOISELLE	1 rép.
PHÉAX	5 rép.	PTOLOMÉE	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	18
ACTE III	31
ACTE IV	44
ACTE V	55

ACTE I

SCÈNE 1

OMBRE

Grand Roi dont la valeur qui n'a point de pareille,
Comble le coeur de crainte, et l'Esprit de merveille,
Écoute encor un coup ton cher Théricion,
Qui contre ton vouloir suivant sa passion
Enfonça son épée en sa forte poitrine ;
Qui soupira son âme aux bords de la marine ;
Qui faisant réussir en effet son discours,
Pour allonger sa gloire abrégée ses beaux jours.
Que si le souvenir de ces choses te touche,
Donne quelque créance aux propos de sa bouche,
Tristes avant-coureurs de ta prochaine fin.
S'il m'est permis d'ouvrir les secrets du Destin,
Pour te les déceler, doux objet de mon âme :
Avant qu'il soit longtemps tu couperas la trame
De tes jours malheureux, et maudira le sort,
N'ayant ensemble joint ta déroute et ta mort ;
Alors que je te tins ce discours mémorable :
Fuirons-nous maintenant une mort désirable,
Qui nous fait pour l'honneur mépriser le danger,
Pour aller vivre serfs sur un bord étranger ;
Mais y mourir plutôt, privés d'honneur funèbres,
Et cachés noms et corps sous l'oubli des ténèbres.

5

10

15

20

Las où tend notre cours ! Fuyons-nous le trépas,
Ou bien si devers lui nous adressons nos pas ?
Puisqu'il se vient offrir plus avant ne t'éloigne, 25
Pour le trouver ailleurs avec honte et vergogne.
Ou si ta qualité permet de recourir,
À ceux qui maintenant te pourraient secourir,
Et d'aller courtiser les Mignons d'Alexandre ;
Encore vaut-il mieux librement s'aller rendre 30
Au vainqueur Antigone, homme plein de valeur,
Que d'un autre servage accroître ton malheur :
Ce Prince aussi courtois après une victoire,
Qu'il est fier au combat, remettant en mémoire
Tant de bons citoyens par toi seul conservés, 35
Et tant d'exploits guerriers par ton bras achevés,
Devant qu'il eût vaincu ton vainqueur exerce,
Te fera traitement sortable à ton mérite.
La Fortune préside aux choses d'ici-bas,
Mais surtout son pouvoir se fait voir aux combats ; 40
Où la seule vertu demeurant toujours une,
Gagne ordinairement cédant à la Fortune.
Que si tu ne veux point t'engager à ce Roi,
Que la faveur des Cieux élève dessus toi ;
Ou bien si ton courage enflé de jeune audace, 45
Ne quitte la victoire abandonnant la place,
Retente derechef un combat hasardeux ;
Mais pour un ne te rends inférieur à deux :
Antigone vaut mieux que ne fait Ptolomée.
Ne m'allègue jamais ta mère bien-aimée, 50
Ni que pour t'acquitter vers elle du devoir,
Dessus le Nil fécond il te faut l'aller voir :
Tu lui seras vraiment un spectacle agréable,
Alors que de tous points devenu misérable,
De Prince poure esclave, et de maître servant, 55
Tu la feras mourir mille fois en vivant.

Il vaut donc mieux, grand Roi qu'uniquement j'honore,
 Pendant que nous voyons Lacédémone encore,
 Et que le Ciel ami nous arme encor la main,
 Tirer quand et le sang notre âme hors du sein : 60
 Notre terre à nos os sera bien plus légère,
 Qu'une terre ennemie, infidèle, étrangère.
 Je conseillai cela ; mais tu ne m'en crus pas :
 Nul ne se doit tuer pour fuir au trépas,
 Dis-tu demi-fâché, on ne me peut distraire 65
 Du chemin entrepris par nul avis contraire.
 Tu te paissais d'espoir, mais l'espoir te déçut :
 Je courus à la mort, et la mort me reçut ;
 Elle t'ouvre les bras, ô mon cher Cléomène,
 Et quand et toi les tiens au sépulcre elle mène : 70
 Mais de l'honneur de tous elle prend tant de soin,
 Qu'elle vous fait finir les armes dans le poing.
 Va donc et les anime à rompre leur servage,
 Ô l'Astre des Guerriers allume leur courage ;
 Et toi qui n'as en toi rien plus grand que le coeur, 75
 Si vif on t'a vaincu, mourant reste vainqueur.
 Je me tais ; car le Ciel me défend la parole :
 Tu t'efforces en vain d'embrasser mon idole,
 Il ne me reste plus de ce corps que j'avais,
 Que cette Ombre légère et cette faible voix, 80
 Qui dans les champs d'Élise où seul je me promène ;
 Appelle incessamment par son nom Cléomène.

CLÉOMÈNE

L'Amitié des mortels par la mort ne meurt point,
 Quand les noeuds de la foi leurs âmes ont conjoint :
 Mais elle suit leur Ombre à l'inférieure rive, 85
 Lorsque leur froide cendre à son sépulcre arrive.
 On dit que dans Léthés on noie tout souci,

Mais celui des Amis ne s'éteint pas ainsi.
Mon cher Théricion m'en porte témoignage :
Car lui qui par sa mort me montra son courage 90
Est naguère venu s'offrir devant mes yeux,
Lorsqu'ils étaient bandés d'un somme oblivieux :
Son port étant dolent, ses yeux cavés de larmes,
Son front tel que la Lune alors que par les charmes
Des Thessales sorciers, une horrible pâleur 95
De rouge entremêlée, a terni sa couleur.
Ses os perçant la peau blanchissaient de la sorte,
Que ferait le squelet d'une personne morte :
À peine il se portait sur ses tremblants genoux,
Et ses pieds incertains vacillaient à tous coups. 100
Lors mes yeux chatouillés d'une obscure lumière,
Ouvrirent en sursaut leur humide paupière :
Je le connus pourtant ; mais le voyant ainsi,
Mon front en devint pâle et mon Esprit transi ;
Mon courage perdit sa naturelle audace, 105
Je sentis par mes os s'écouler une glace,
Et tremblai sous l'accès de cet étonnement,
Comme fait un fiévreux en son froid véhément.
L'effroi demi passé, de près il se présente ;
Je le veux embrasser, mais en vain je le tente ; 110
Et plus pour cet effet je me porte en avant,
Son corps fuit de ma main comme une ombre de vent.
Ainsi trompé d'espoir je pouvais à grand peine,
De mes poumons serrés tirer un peu d'haleine ;
Et tremblant tout de peur je pensais que dès lors, 115
Mon âme dût sortir de la prison du corps :
Mais sa voix la retint proférant un langage,
Qui ensemble me donne et m'ôte le courage ;
Et qui m'assure encor qu'en me désespérant,
Je dois bientôt mourir, et revivre en mourant. 120
Ô Discours et fâcheux et plaisant tout ensemble,

Par toi je suis hardi, par toi-même je tremble ;
Non, je ne tremble point ; tu m'augmentes plus fort
Le désir de mourir en m'annonçant la mort.
Puisque tu me promets que ma valeur extrême,
Son immortalité doit prendre en la mort même :
À ce dernier secours il faut donc recourir ;
Celui n'a bien vécu qui craint trop de mourir.

125

PANTHÉE

Que dis-tu là mon Prince ? Hé ! Que penses-tu faire ?

CLÉOMENE

Je veux en me tuant m'ôter hors de misère.

130

PANTHÉE

Si tu suis ton dessein, qu'espérera donc plus
Ta Sparte, en te voyant dans la tombe reclus ?
Et quel autre pourra relever son courage ?
Briser le joug cruel de son honteux servage ?
Ordonner au combat ses généreux Guerriers,
Si ce n'est en bonheur en valeur les premiers ?
Vaincre ses Ennemis, qui plus par destinée,
Que par force et vertu gagnèrent la journée ?
Et qui dis-je à son front rendra le Laurier vert,
S'elle perd son grand Roi ? Si son grand Roi la perd ?

135

140

CLÉOMENE

Elle m'a jà perdu, je l'ai déjà perdue.

PANTHÉE

L'heure est donques par moi vainement attendue,

Où je me promettais de voir ses Étendards,
Arborés derechef au milieu des soldats,
Menacer de leur branle Argos et Sycionne ? 145
Il faut user du temps comme le Ciel l'ordonne ;
Nous pourrons à la fin mettre au sein de la mer,
La flotte qu'on promet à ton secours armer.

CLÉOMENE

Ne t'en remets plus là, vaine est cette assurance,
Et le seul désespoir reste à notre espérance. 150
Devais-je aussi penser qu'un Roi voluptueux,
Voulût faire du bien à des gens vertueux ?
Qu'un Roi qui n'ouït onq' le cliquetis des armes,
Osât bien se trouver au hasard des alarmes ?
Qu'un Roi qui seulement entre les femmes vaut, 155
Allât tout des premiers à quelque rude assaut ?
Il désire plutôt de tous nous se défaire :
Le vice est de tout temps à la vertu contraire.
Ne te souvient-il pas d'un de ces bons valets,
Qui s'en vint avant-hier nous voir en ce palais ? 160
D'un front masqué de feinte il me fit cent caresses,
Il me promit des yeux cent faveurs tromperesses,
Bons Dieux qu'il me donna d'eaux bénites de Cour !
Mais en se retirant il s'arrêta tout court,
Quand il fut à la porte : ô Garde peu soigneuse 165
Veillez mieux (ce dit-il) cette bête hargneuse,
Ce Lion furieux, car s'il pouvait sortir
Vous-même en sentiriez le premier repentir :
Il se pensait tout seul ; au pas je me retire,
Et sur un tel discours je ne pouvais rien dire, 170
Sinon que l'on ne voit aux royales maisons,
Pratiquer aujourd'hui que force trahisons :
Que les plus gens de bien y ont moins d'assurance :

Qu'en vain aux Courtisans on met son espérance,
Vu que le plus souvent ils promettent confort
À celui qu'en leur coeur ils souhaiteraient mort.

175

PANTHÉE

Ô Monstres de la Cour, Sirènes charmeresses
Vous cachez notre mort sous des feintes promesses ;
Comme faisaient jadis les filles d'Achelois,
Qui trompaient les Nochers des douceurs de leur voix.
Les Rochers Capharès, les Syrtes sablonneuses,
Aux pauvres navigateurs ne sont tant périlleuses ;
Qu'est à l'homme d'honneur un Courtisan accort,
Qui lui promet la vie et lui donne la mort.

180

CLÉOMENE

Qui libre en la maison des Rois fait son entrée,
Dès l'huis la servitude a toujours rencontrée :
Et si quelqu'un y veut garder sa liberté,
Il va forgeant les fers de sa captivité :
Mais il faut donner ordre, aventureux Panthée,
Qu'elle ne soit aux Grecs plus longuement ôtée,
Par des Égyptiens mols et efféminés,
Plus à leur volupté qu'à la gloire adonnés.
Après que cent périls a couru notre vie,
Par des mignons de Cour doit-elle être ravie ?

185

190

PANTHÉE

Quel remède y peut-on apporter désormais ?

195

CLÉOMENE

La fortune un bon coeur n'abandonne jamais.

PANTHÉE

Mais souvent ses desseins sans fruit elle veut rendre.

CLÉOMENE

C'est assez aux grands faits que d'oser entreprendre.

PANTHÉE

Oser et ne rien faire apporte du malheur.

CLÉOMENE

Oser, quoi qu'on ne fasse, est digne de valeur.

200

PANTHÉE

À l'effet seulement les courages se montrent.

CLÉOMENE

La valeur et l'effet toujours ne se rencontrent.

PANTHÉE

La valeur n'est donc lors qu'une témérité.

CLÉOMENE

Si son succès n'est tel qu'elle l'a mérité,
Il s'en faut prendre au Sort, dont la chance perverse
Les plus sages conseils le plus souvent renverse.

205

PANTHÉE

Un conseil sans succès est d'un chacun blâmé.

CLÉOMENE

Un bon conseil par là ne doit être estimé ;
Car on peut à propos désigner quelque chose,
Dont contre le projet la fortune dispose : 210
En la volonté seule et non pas au pouvoir,
Se doivent établir les règles du devoir.

PANTHÉE

Mais ne connais-tu pas que notre renommée,
Par la voix du public est en tous lieux semée ;
Et qu'on ne peut forcer les divers jugements, 215
Qui se forment toujours sur les événements.

CLÉOMENE

Quand le Soleil se lève à sa course première,
S'opposent des brouillards empêchant sa lumière ;
Mais ils ne peuvent pas longuement l'offusquer.
Tout de même l'on voit le rire et le moquer 220
D'un tas de médissants, empêcher que la gloire
Des hommes vertueux ne soit à tous notoire :
Mais enfin leur honneur devient tant plus luisant,
Que leur malignité veut l'aller détruisant.
À ce coup, mon Panthée, il me faut faire en sorte, 225
Que par le fer tranchant je m'ouvre cette porte.
Moi qui cent et cent fois mis en route un Arat ;
Moi qui fus la terreur du peuple trop ingrat
De Corinthe et d'Argos ; moi que les gens étranges
Levèrent jusqu'au Ciel sur l'aile des louanges ; 230
Moi qui d'un coeur plus grand que n'était ma Cité,
Vainquis et mon bonheur et mon adversité ;
Moi qui ne voulus onq' aux ennemis rendre,
Saurais-je par la mort de la mort me défendre ?

À nous qui par le fer triomphâmes de tous,
Il appartient sans plus de triompher de nous :
Car ce vil populaire acquerrait trop de gloire,
De gagner sans combattre une telle victoire.

235

PANTHÉE

S'il faut en venir là, me voici prêt, grand Roi,
D'employer mon courage à l'acquit de ma foi :
Ma valeur mille fois aux hasards éprouvée,
Au plus fort des dangers plus grande s'est trouvée.
Me commandasses-tu d'affronter l'Ennemi,
De le combattre seul, de me jeter parmi,
Portant sa mort au poing et sa haine au courage,
Je le ferai tomber s'il montre le visage :
Je lui ferai sentir quelle force à mon bras,
Quand il faut renverser tes ennemis à bas.

240

245

CLÉOMENE

J'ai trop d'expérience, ô généreux Panthée,
De ta fidélité, de ta force indomptée :
Tous connaissent assez qu'il ne fut onq guerrier,
Qui pût rendre son chef si digne du Laurier
Acquis par la valeur au péril des alarmes,
Que toi l'unique honneur des vertus et des armes.
Cela me fait t'ouvrir mon conseil plus secret,
Comme à celui qui n'est moins vaillant que discret :
Discret pour le celer, vaillant pour l'entreprendre.
Avant que rien tenter il convient faire entendre
Mon dessein à nos gens, afin que d'un accord
Ils soient prêts à donner et recevoir la mort.

250

255

260

PANTHÉE

Mais mourrons-nous ainsi sans venger nos outrages ?

CLÉOMENE

Non, non, il faut premier décharger nos courages.

PANTHÉE

Ces Braves de la Cour ne s'en moqueront pas.

CLÉOMENE

Chacun par quelque mort signale son trépas.
Faisons de ces muguets à Pluton sacrifice ;
Épandons-lui leur sang pour le rendre propice.

265

PANTHÉE

Je ne vois nul moyen de nous sortir d'ici.

CLÉOMENE

Ne te travaille point, j'en prendrai le souci.

PANTHÉE

D'où nous fournirons-nous des armes nécessaires.

CLÉOMENE

Il faut les arracher des mains des adversaires.

270

PANTHÉE

Mais n'ont-ils pas toujours l'oeil sur nous et sur toi.

CLÉOMENE

D'un visage joyeux je feindrai que le Roi
Ému de nos malheurs, gagné par mes prières,
Après tant de longueurs, de langueurs, de misères,
D'angoisses, de travaux et de tourments divers, 275
Supportés sur le Nil par quatre longs hivers,
M'a mandé des présents, gage de délivrance,
Nous nous pourrons alors servir de l'ignorance,
Des soldats nos geôliers, qui sans s'en défier,
Me voyant une fois aux Dieux sacrifier, 280
Jugeront à l'instant ma feinte véritable :
Le sacrifice fait, on couvrira la table,
Nous les ferons bien boire, et puis nous les prendrons,
Et de tout le logis maîtres nous nous rendrons :
Pour colorer le fait, que ma Mère le croie, 285
Qu'elle en face la fête avec un feu de joie ;
De sorte que ce bruit par la ville épandu,
Soit encor qu'il soit faux vraisemblable rendu.

PANTHÉE

Ô Mars Dieu nourricier de la race Spartaine,
Inspirant ce dessein à notre Capitaine, 290
Donne à nous ses soldats de bien l'exécuter,
Puisque sous ta faveur nous l'osons attenter.
Allume dans nos coeurs une si vive audace,
Qu'on en voye l'éclair sortir de notre face,
Le foudre de nos mains ; si bien qu'en notre effort, 295
Nous ne donnions un coup qu'il ne donne la mort.
Que s'il nous faut mourir en si belle entreprise,
Chacun pour son honneur tous les hasards méprise ;
Et faisant à l'envie l'acquit de son devoir,
Montre que son courage est plus que son pouvoir : 300

Afin qu'ayant rendu mainte preuve honorable,
D'une valeur extrême est toujours mémorable,
On sache qu'en mourant la gloire ne meurt pas,
Mais que lorsqu'on meurt bien elle naît du trépas.

ACTE II

CRATÉSICLÉA, CHOEUR, ARCHIDAMIE, STRATONICE

CRATESICLEA

Grands Dieux qui dessus nous tant de biens épandez, 305
Que par leur multitude ingrats vous nous rendez,
Je me trouve égarée au milieu des Dédales,
De vos douces faveurs et grâces libérales ;
De sorte que je laisse à faute de discours,
Votre honneur sans honneur, sans los votre secours. 310
Mais vous qui connaissez nos secrètes pensées,
Lisez dedans mon coeur les Grâces amassées,
Que je ne puis éclore, afin que mon devoir
Soit mesuré, grands Dieux, avecques mon pouvoir ;
Que ferais-je aussi bien en vos faveurs étranges. 315
Sinon en vous louant amoindrir vos louanges ?
Faisant donc maintenant ce que faire je puis,
Je m'acquitte vers vous et quitte je ne suis.
Je vous devrai toujours ce qu'ores je vous paye,
Encor qu'à le payer tous les jours je m'essaye. 320
Puisqu'encor une fois vous vous tournez vers nous,
Apaisant la rigueur de vos justes courroux,
Exercés sur nos chefs du depuis quatre années :
Puisque nos peines sont à ce point terminées ;

Puisque la liberté nous doit tirer d'ici, 325
 Puisque de nos douleurs on prend quelque souci ;
 Puisque notre malheur le Roi d'Égypte touche,
 Et que tant de soupirs semés par notre bouche ;
 N'ont été vainement épandus dans les Cieux,
 Mais ont enfin ému les hommes et les Dieux ; 330
 Le doux vent d'un Espoir rallume mon courage,
 Malgré nos ennemis, malgré toute leur rage,
 Ma Sparte reprendra derechef sa vigueur,
 Ses Lois, l'autorité ; ses Gensdarmes, le coeur,
 Du peuple achaïen les villes conjurées, 335
 Se pourront repentir de s'être parjurées.
 Peuple aveuglé d'erreur qui libre t'es soumis
 Aux ennemis communs, pour nuire à tes amis :
 Et toi méchant Arat auteur de nos misères,
 Vous nous serez un jour vassaux et tributaires ; 340
 J'espère que des miens vous recevrez la loi,
 Après avoir aux miens manqué de bonne foi.
 Qui voudrait désormais à cela contredire ?
 Et qui s'affranchira des lois de ton Empire,
 Ô brave Cléomène unique Enfant de Mars, 345
 Qui pourra soutenir le choc de tes soldats ;
 Puisqu'Antigone est mort, et que ton Ptolomée
 Te donne liberté, te promet une armée ?
 Les plus forts ennemis te céderont le lieu,
 Sitôt qu'ils te verront marcher ainsi qu'un Dieu, 350
 Au front de l'avant-garde ou bien de la bataille,
 S'il s'en trouve quelqu'un qui t'attende ou t'assaille,
 Étonné de ta face et de ton brave port ;
 Il fuira le combat pour éviter la mort :
 Les Palmes sous tes pas alors on verra naître, 355
 Et ta main valeureuse aux armes bien adextre,
 Ne se lassera point de planter des Lauriers,
 Honorables témoins de tes gestes guerriers.

Toi qui conduis le jour fais que cette journée,
 Dessus notre horizon soit bientôt ramenée : 360
 Ainsi de ta carrière étant déjà lassé,
 Sois-tu de l'Océan doucement caressé ;
 Et Thétis tous les soirs baille aux moites Phorcides
 Ton char pour le loger dans leurs antres humides.
 Je jouis cependant de ce beau jour ici, 365
 Qui fait naître ma joie et mourir mon souci.
 Ô filles l'ornement et la gloire de Sparte,
 Faites qu'ores le deuil de vos âmes s'écarte :
 Arrêtez avec moi le courant de vos pleurs,
 Les chardons sont passés venez cueillir les fleurs. 370
 Car le temps est venu qui s'est tant fait attendre,
 Où vos joyeux ébats il vous convient reprendre,
 Vos coeurs soient désormais plus que jamais contents,
 Après un long hiver entrez dans le Printemps,
 Si le bien et le mal tour à tour on possède, 375
 C'est bien raison qu'à l'un l'autre aujourd'hui succède.
 J'imagine déjà de vous voir bras à bras,
 Tâcher d'une secousse à vous jeter à bas,
 Donner le croc en jambe à ta chère compagne,
 Pour lui faire du corps mesure la campagne. 380
 Je vous vois sur Eurote aux rivages sacrés,
 D'un mouvement gaillard fouler l'herbe des prés,
 Et d'un pied bondissant tomber à la cadence.
 Je vois d'autre côté entourer votre danse
 À nos jeunes garçons, dont le brave troupeau 385
 Contemple vos corps nus et ce qu'ils ont de beau ;
 Tandis que vous ballez ainsi que belles Fées,
 À tétins découverts et tresses décoiffées.
 Mes filles aujourd'hui ces biens nous sont rendus,
 Agréables tant plus qu'ils sont moins attendus. 390
 Faites retentir l'air d'un Cantique de joie,
 Qu'un doux feu d'allégresse en vos faces on voie,

Nous rentrerons bientôt en notre liberté,
Et peu de jours après dedans notre Cité.

CHOEUR

Dormons-nous ? Veillons-nous ? Déesse désirée,
Qui t'es par un longtemps loin de nous retirée,
Viens-tu donc nous revoir ? Ô douce Liberté,
En nous ôtant ton bien tout bien nous fut ôté,
Nous redonnant ton bien tout bien on nous redonne.

395

CRATESICLEA

Filles chantez Io ; le Roi d'Égypte ordonne,
Que mon fils Cléomène et les autres Spartains
Se tiennent du secours à l'avenir certains.

400

CHOEUR

Mais qui s'y peut fier après tant de promesses,
De serments violés, de faveurs tromperesses ?
Comme a pu devenir ce Prince homme de bien,
Qui tout le temps passé montra ne valoir rien ?

405

CRATESICLEA

Dieu change en peu de temps le vouloir des Monarques.

CHOEUR

Mais, Madame, avez-vous reconnu quelques marques
Dont on puisse juger qu'il soit ainsi changé ?
Il a par tant de fois Cléomène outragé,
Contre le droit des Gens et la foi d'hostelage ;
Il l'a de liberté réduit en un servage ;
Il l'a sans espérance et sans force rendu ;

410

Il l'éloigne toujours du secours attendu ;
Il le fait en un mot de tout point misérable :
Qui peut après cela l'espérer secourable ?

415

CRATESICLEA

Le mauvais traitement que nous avons reçu,
Est venu des flatteurs, aujourd'hui je l'ai su :
Mais ce Roi magnanime et de douce nature,
Enfin a découvert toute leur imposture ;
De sorte qu'il remet mon fils en liberté,
Et promet lui remettre entre mains sa Cité.

420

CHOEUR

Qui nous peut assurer de si bonne fortune ?

CRATESICLEA

L'espoir de Cléomène et l'attente commune.

CHOEUR

Madame, un bruit commun nous trompe bien souvent,
Et bien souvent l'espoir n'est formé que de vent.

425

CRATESICLEA

Cet espoir est certain et ce bruit véritable.

CHOEUR

L'un et l'autre, Madame, est au moins souhaitable.

CRATESICLEA

En voyant les effets, dites, les croirez-vous ?

CHOEUR

L'un et l'autre est croyable et agréable à tous ;
Mais souvent nos désirs ont de la défiance.

430

CRATESICLEA

Je ne me laisse point aller à l'apparence ;
Et l'Espoir ne saurait même en ce désespoir,
Sans certaine raison mon courage émouvoir.
Le temps comme je crois m'a rendu l'âme sage,
Chacun de ses discours est un certain présage.
M'assurant sur ce point n'en veuillez plus douter,
Rendons gloire à ce Prince, on ne lui peut ôter :
Ayant fait voir l'effet de sa douce clémence,
Sitôt que de mon fils il a vu l'innocence,
Par des dons envoyés, signe certain et vrai,
Que dès demain possible il sera délivré.

435

440

CHOEUR

S'il nous est si bénin puissent les Dieux suprêmes,
Joindre avecques le sien cent autres diadèmes :
Qu'il devienne si grand que tous les plus grands Rois,
Ne refusent d'entrer sous le joug de ses lois ;
Et que pour l'avenir soit en paix soit en guerre,
Il soit favorisé du Ciel et de la terre.

445

CRATESICLEA

Les Dieux justes et bons ne voudront pas laisser

Un si juste bienfait sans le récompenser. 450
Quoique l'homme soit né pour bien faire,
Et que faire le bien soit du bien le salaire,
On ne le fait pourtant sans recevoir des Dieux,
Pour salaire du bien quelque chose de mieux :
Car ils rendent un Prince aux sujets vénérable, 455
Aimable aux ennemis, aux lointains honorable ;
Mais puisqu'un tel bonheur nous est venu d'en-haut,
Aujourd'hui, cher troupeau, rendre grâce il leur faut :
Réchauffons les Autels d'hosties allumées :
Arrosons de vin pur leurs cendres consumées : 460
Afin que nous ayant dans le Ciel exaucé,
Ils achèvent ici ce qu'ils ont commencé.

STRATONICE

Que le Roi Ptolomée ait changé de courage !
Et qu'il nous veuille encor délivrer de servage !
Bons Dieux qui le croira s'il ne veut s'abuser. 465
Un Prince qui dépend le temps à courtiser,
Qu'une vieille putain à son plaisir gouverne,
Qui fait de son Palais une sale taverne,
Un théâtre de honte, un infâme bordeau,
Pourrait-il je vous pri' faire un dessein si beau ? 470
Tu serais bien, ma Sparte, en ton heur malheureuse,
Si toi qui fus toujours guerrière et généreuse,
Demeurais obligée à ce Roi vicieux,
L'opprobre de la terre, et la haine des Cieux :
Non il n'en sera rien ; car il est ordinaire 475
De voir venir du bien d'un Prince débonnaire,
De tel arbre tel fruit ; mais un méchant ne peut
Faire aux bons aucun bien, ou bien il ne le veut :
Et plutôt on verrait les courantes rivières ;
Faire aller contre mont leurs humides carrières ; 480

Et le flot de la mer d'amer devenir doux,
 Qu'il aimât Cléomène et s'apaisât à nous.
 Reine, unique Phénix des femmes de notre âge,
 Sous le vent d'un faux bruit s'est ému ton courage :
 Toi qui par ta prudence as prévu tant de fois, 485
 Les maux qui menaçaient notre peuple et nos Rois,
 Comment par un Espoir te laisses-tu séduire,
 Vu que ce Roi pervers ne tâche qu'à nous nuire ?
 Ne veut que notre mort ? Mais pour nous tourmenter,
 Il ne désire encor la vie nous ôter : 490
 Il se plaît de tenir en prison Cléomène,
 Et d'obscurcir en lui tout l'honneur de Lacène :
 Il désire sans plus d'allonger nos malheurs,
 Afin de ne tarir la source de nos pleurs.
 Rien ne peut effacer ce penser de mon âme ; 495
 Quelque autre mal nouveau sous ce bruit il nous trame :
 On en voit les éclairs, le tonnerre en doit choir,
 Si le vol des Oiseaux ne me vient décevoir,
 Si leur chant ne me trompe, et si par les augures,
 L'Esprit peut pénétrer jusqu'aux choses futures. 500
 Ce qui t'a pu, grand' Reine, à ce point attirer,
 C'est l'espérer en tout pour ne désespérer,
 C'est que ton coeur ému de cent diverses peines,
 Laisse aller ses désirs aux apparences vaines,
 Dont les impressions peuvent ore aveugler, 505
 L'oeil de ton jugement qui fut jadis si clair.
 Si notre délivrance était toute arrêtée,
 Ô Reine, penses-tu que mon mari Panthée,
 Qui m'aime plus que lui, et que j'aime encor mieux,
 Que je ne fais le jour qui m'éclaire les yeux, 510
 Ne m'eût d'un si grand bien hier au soir avertie ?
 Hier au soir je le vis mais à la départie,
 M'embrassant doucement il se mit à pleurer ;
 Ses pleurs tout à l'instant me firent soupirer,

Le vent de mes soupirs fit distiller en larmes 515
 La nue de mes yeux : lui qui dans les alarmes,
 Ne se montra jamais du péril étonné,
 Aux pleurs entre mes bras restait abandonné.
 Hélas ! Je connus bien que sa vague pensée,
 De contraires discours était fort élancée ; 520
 Mais je n'osai jamais la cause en demander,
 Tant peut à mon désir le respect commander !
 Depuis je n'ai repos, depuis j'ai l'âme atteinte
 Tantôt d'une espérance, et tantôt d'une crainte ;
 Mon coeur ne se promet que des adversités, 525
 Mon oeil ne pense voir que des calamités.
 Ô grands Dieux détournez le sinistre présage,
 Que ces tristes pensers font naître en mon courage ;
 Et contre mon espoir ayez pitié de nous,
 Apaisant désormais votre juste courroux. 530
 Mais vois-je pas venir la belle Archidamie ?
 Qu'elle est pâle, bon Dieu ! Qu'as-tu ma chère amie ?

ARCHIDAMIE

Cet Espoir incertain pourrait bien nous tromper ;
 Ce bruit est inventé pour mieux nous attraper ;
 Certes je ne vois point que le Ciel se prépare, 535
 À nous tirer du joug de ce Prince barbare.

STRATONICE

Mais quoi, ma bonne soeur, n'as-tu point assisté,
 Au sacrifice aux Dieux naguère présenté,
 Pour nous rendre le Ciel et la terre propice ?

ARCHIDAMIE

Je n'ai point attendu la fin du sacrifice, 540

Mais je sais que bien triste est son commencement.

STRATONICE

Nous promettrait-il bien quelque nouveau tourment ?

ARCHIDAMIE

Il le promet sans doute.

STRATONICE

Hélas quel peut-il être

Il faut doncques, ma soeur, qu'il soit encor à naître !

545

Il nous en est déjà tant et tant advenu.

Qu'un seul ne peut venir qui nous soit inconnu.

ARCHIDAMIE

L'hostie était au feu, et la flamme allumée

Faisait naître alentour une épaisse fumée,

Quand trois fois en bëlant elle se releva,

550

Et presque hors du feu, sautellant, se sauva.

Une autre tout soudain sur l'autel on rapporte,

On lui coupe la gorge, et sitôt qu'elle est morte,

On l'écorche, on l'éventre, on attire dehors,

Ses boyaux tremblotants au départir du corps.

555

La Reine devinait sur le coeur de la bête,

Alors qu'on l'avertit que le foie est sans tête ;

On a beau le tourner d'un et d'autre côté,

On voit qu'il n'en a point quoiqu'on ne l'ait ôté :

Chacune alors devient plus froide que la glace,

560

Son corps perclus de peur est collé sur la place,

Son Esprit effrayé des signes du danger,

Y songe incessamment n'y voulant point songer.

Devenant désolée à ce fâcheux présage,
J'abandonne ce lieu pour n'en voir davantage,
J'aime mieux qu'un malheur me prenne au pied levé,
Que de le craindre avant que l'avoir éprouvé :
Aussi quand il nous tient assez il nous tourmente,
Sans que par des frayeurs ses peines on augmente ;
Et cependant qu'il arrive en transe demeurer,
C'est l'endurer cent fois premier que l'endurer.

565

570

STRATONICE

Mais en le prévoyant aisément on l'évite.

ARCHIDAMIE

Qui pourrait l'éviter vu qu'il marche si vite,
Que quand il nous poursuit on ne s'en peut sauver ?

STRATONICE

On peut par la prudence à sa prise esquiver.

575

ARCHIDAMIE

Tant d'accidents font foi que la prudence humaine,
Parmi le plus certain est mêmes incertaine.

STRATONICE

On doit, ma chère soeur, réputer celle-là,
Qui peut en t'imitant se résoudre à cela,
Bienheureuse pour n'être avant temps malheureuse :
Quant à moi je serais davantage peureuse ;
Car je prévois le mal ains qu'il soit arrivé,
Et souvent mon soupçon véritable est trouvé.

580

ARCHIDAMIE

Je sais bien que le Sort qui nous donne la chasse,
Malheur dessus malheur incessamment nous brasse ; 585
Mais de quoi le prévoir nous peut-il relever,
Puisque nous ne pouvons de remède y trouver,
Et que les coups du Ciel sont à l'homme imparables ?
Malgré tous les efforts des mortels misérables,
Le Destin doit aller à ce but limité, 590
Qui lui fut assigné de toute éternité.
Aussi bien que ce Prince à nous nuire s'apprête,
Bien que dessus nos chefs il darde la tempête,
Je la verrai tomber sans reculer d'un pas ;
Je me prépare à tout et fût-ce à mon trépas. 595

AGIS

Ta résolution me rend irrésolue :
Par nous la mort doit être en ces malheurs élevée ;
Mais laisser ses amis, ses parents, sa Cité,
Accablés sous le faix de cette adversité,
C'est souffrir en mourant une douleur extrême, 600
Qui fâche encore plus que ne fait la mort même ;
C'est porter en la tombe un immortel tourment,
Si là des maux encor reste le sentiment.
S'il ne tient qu'à mourir, je ferai voir encore,
Que mon Sexe impuissant de constance s'honore : 605
Mas las pourrai-je voir dans un même tombeau,
Ensevelir ma Sparte et son honneur plus beau ?
Te dois-je dire Adieu ma Cité languissante ?
Cité qui fus jadis en armes si puissante,
Que le grand Roi de Perse a tremblé maintes fois, 610
Oyant encor de loin le bruit de tes harnais ;
Que la Grèce oeil du monde, et théâtre de gloire,

A vu cent et cent fois emporté la victoire ;
Que tant de bons soldats, de Rois victorieux,
Ont fait craindre à la terre, ont fait atteindre aux Cieux.
Invincible Cité ta force est abattue,
Du Destin et non pas des hommes combattue ;
Ton lustre est obscurci, tu n'as plus tant d'honneur,
Non faute de vertu, mais faute de bonheur.
Et s'il advient encor que Cléomène meure,
L'espoir seul de ressource, hélas ! Ne te demeure :
Son malheur et le tien n'auront qu'un même sort ;
Il te remet en vie, il te remet à mort.

615

620

ACTE III

CRATÉSICLÉA, LÉONIDAS, AGIS, PAUSANIAS,
PHÉAX, CHOEUR

CRATESICLEA

Mon Esprit est flottant entre mille discours ;
Ce bruit et mon désir nous promettent secours, 625
Et Cléomène encor accroît cette assurance :
Mais les signes sacrés m'en ôtent l'espérance.
À quoi me résoudrai-je en ces diversités ?
Quel parti dois-je suivre en ces perplexités.
Les hommes apaisés permettent que j'espère, 630
Et les Dieux irrités s'obstinent au contraire.
Ils nous veulent du mal encor qu'à leur courroux,
Nous immolons des boeufs, des agneaux et des boucs.
Si tant de vœux sacrés et de pieux offices,
Si tant d'oblations, de dévots sacrifices, 635
Quand Sparte fleurissait offerts à vos bontés,
En son malheur fatal ne sont à rien comptés ;
Votre oreille, ô grands Dieux, qui tout le monde écoute,
Pour nous tant seulement n'orra donc jamais goutte ?
Dites-moi, couvez-vous au profond de vos cœurs, 640
Contre notre Cité quelques vieilles rancoeurs ;
Et vengeant dessus nous les fautes de nos pères,
N'avez-vous en leur mort apaisé vos colères ?

Que peut mon Cléomène avoir jamais commis,
 Pour vous avoir rendu ses formels ennemis ? 645
 Est-ce un lâche parjure ; un homme déshonnête,
 Qui sous un front humain recèle un coeur de bête ?
 Se peut-il mettre au rang des ambitieux,
 Qui jamais sans dépit ne regardent les Cieux ?
 Vous qui de tout en tous avez la connaissance, 650
 Pouvez-vous ignorer quelle est son innocence ?
 Si l'homme recevait ce qu'il a mérité,
 Celui-ci vivrait-il en telle adversité ?
 Ce n'est donques point vous qui n'aimez que Justice,
 Qui nous venez livrer cet injuste supplice ; 655
 Ce n'est donques point vous qui nous voulez du mal :
 Tout ce malheur nous vient de quelque arrêt fatal,
 Qui doit s'exécuter contre Sparte en notre âge ;
 Nous n'avons fait la faute et souffrons le dommage.
 Espoir quitte-moi donc, je ne veux plus de toi ; 660
 Non ne déloge pas, demeure encor chez moi,
 Trompe encor quelque peu mon âme languissante,
 Au moins si tu n'es vrai, ton erreur me contente.
 Si tu n'es vrai, que dis-je ? Hé ! qui pourrait douter
 Que le Roi ne voulût de prison nous ôter ? 665
 Il ne peut désormais s'y trouver nul obstacle,
 La parole d'un Prince est un certain Oracle.
 Vous cependant, mes fils, de qui les premiers ans,
 Promettent par leurs fleurs des fruits doux et plaisants,
 Ne souffrez que le temps perde la souvenance 670
 Des maux que vous portez en votre tendre enfance.
 Enfants vous êtes nés d'un père Généreux,
 Soyez-le comme lui, mais non si malheureux :
 Possible que Ciel d'un bon oeil vous regarde,
 Croissez, petite race, et soyez en sa garde. 675

LÉONIDAS

Madame nos aïeux furent au temps jadis,
Au milieu des combats généreux et hardis ;
Mon père l'est encor maintenant à l'épreuve,
Prince si valeureux au monde ne se trouve ;
Mais semblables à lui quelquefois nous serons, 680
Et tous nos Devanciers en gestes passerons.
Tout petit que je suis, je respire la guerre,
Un jour mon bras sera plus craint que le tonnerre ;
Donnant aux ennemis plus de morts que de coups.
Si nous vivons longtemps, on verra dessous nous, 685
S'assujettir la Grèce, et la molle Perside,
Obéir au Démon qui dans Sparte préside.

AGIS

Par nos glaives tranchants dans le sang abreuvés
D'un long ordre de corps les champs seront pavés ;
Et chacun de nous trois en hasardant sa vie, 690
Rendra son beau renom plus grand que toute envie.

PAUSANIAS

Accompagnés un jour d'innombrables Guerriers,
Sparte de notre main recevra des Lauriers ;
Nous rendrons son État et ses provinces calmes,
Faisant naître partout l'Olivier sous nos Palmes : 695

CRATESICLEA

C'est ainsi, mes mignons, race de tant de Rois
Qu'un renom immortel s'acquiert par le harnais :
C'est ainsi, mes Amis, qu'on fait voler sa gloire
Au lieu plus éminent du Temple de Mémoire :

Poursuivez ces desseins, ô Généreux enfants, 700
 Remplissez vos maisons de Lauriers triomphants ;
 Et puisque Dieu vous donne une Sparte fameuse,
 Gagnez-lui tant d'honneur que la mer écumeuse,
 Et que la terre ferme obéisse à ses lois,
 Comme ils firent jadis dessous nos premiers Rois. 705
 Lorsque vous poursuivrez une entreprise telle,
 Pardonnez au vaincu et domptez le rebelle ;
 Ces belles actions seront dignes de vous :
 Vos courages bouillants d'un généreux courroux,
 Sauront bien mesurer la sévère vengeance, 710
 À la douce clémence, aussi bien qu'à l'offense.
 Mais vois-je pas Phéax qui semble s'arrêter ?
 Quelque bonne nouvelle il vient nous apporter.

PHÉAX

Malheureux messenger d'un malheureux message,
 Pourront bien tes soupirs accorder le passage 715
 À ta voix tremblotante et bègue de l'effroi,
 Qui saisit ton Esprit à la mort de ton Roi ?
 Comment le serviteur qui ne devait point naître,
 Saura-t-il raconter l'accident de son maître ?
 En quel termes encor ma bouche pourras-tu 720
 Du brave Cléomène exprimer la vertu ?
 Il ne faut plus former une parole basse ;
 La grandeur de ce fait toute grandeur surpasse ;
 Les gestes du passé ne sont plus rien au prix ;
 En ce miracle seul mille autres sont compris. 725
 Mais en dois-je à la Reine apporter la nouvelle ?
 Grand Roi, si tu me tins en vivant pour fidèle,
 Je demeurerai tel encore après ta mort :
 En celant ta valeur je te ferais grand tort ;
 Je veux lui rendre au moins ce dernier témoignage, 730

Ne le pouvant d'effet, ce sera de langage.

CRATESICLEA

Que veut dire ce front tout terni de pâleur ?
Hé pourquoi changes-tu si souvent de couleur !
Sais-tu le bruit qui court de notre délivrance ?

PHÉAX

Ce faux bruit a ravi notre vraie espérance.

735

CRATESICLEA

Que me dis-tu Phéax ?

PHÉAX

Ce n'était qu'un appas,
Que faisait Cléomène envieux du trépas.

CRATESICLEA

Mon cher fils est-il mort ?

PHÉAX

Il vient de rendre l'âme.

740

CRATESICLEA

Ô mère infortunée ! Ô misérable Dame !
Ô Cieux trop inhumains ! Ô trop contraire sort !
Ce que les autres font pour fuir à la mort,
Ores je le ferai pour fuir à la vie ;
Aussi j'ai trop vécu : non, je n'ai plus envie

745

D'être ici plus longtemps ; j'endurerai toujours,
Ayant vu s'éclipser le Soleil de mes jours.
Je ne m'entretiens plus d'une vaine espérance,
Cléomène étant mort, morte est mon assurance :
Survivre encore après m'apporte autant d'ennui, 750
Comme j'eus de plaisir à vivre avecques lui.
Mais cependant, Phéax, dis-moi son aventure ;
Car ne la sachant point plus de peine j'endure,
Que si je reconnais qu'en mourant il eut soin
D'employer sa valeur à son dernier besoin. 755
Que je crains qu'une corde à son col attachée,
N'ait suffoqué l'esprit de sa gorge empêchée.

PHÉAX

Son trépas à jamais le rendra glorieux ;
Car si bien il vécut, il mourut encor mieux.
À peine le Soleil avait laissé derrière 760
Galopant à son but, moitié de sa carrière ;
Quand plus de constance étant prompt et hâtif,
Libre il voulut mourir pour ne vivre captif :
Il appelle Télècre aux armes indomptable,
Le robuste Cléandre en guerre redoutable, 765
Le superbe Bias, le généreux Damis,
Le courtois Lisander, et ses autres amis,
Par le brave Panthée avertis de se rendre
Tous en un même lieu, pour les armes y prendre
Contre leurs ennemis, voire même contre eux, 770
Si leur dessein trouvait un succès malheureux.
Les trouvant disposés de corps et de courage
À suivre son vouloir, il leur tient ce langage :
Ô Guerriers indomptés qui d'un coeur haut et fort,
Pouvez voir sans frayeur l'image de la mort 775
Errante, épouvantable, au milieu des alarmes,

Ou comme Astres de Mars vous reluisez en armes ;
Si par tant d'accidents qui nous font malheureux,
Vous n'avez attiédi vos bouillons généreux ;
Or que nous endurons pire que la mort même, 780
Aurez-vous quelque peur de voir sa face blême ?
Vous savez, mes amis, que ce parjure Roi,
Nous retint prisonniers sous ombre de la foi ;
Et que nous qui sou lions vivre en toute franchise,
Ne l'avons pu gar+der après l'avoir acquise. 785
Or le vivre est servir s'il n'a la liberté,
De mourir aussitôt qu'en vient la volonté :
Tout homme de courage et qui l'honneur veut suivre,
Doit vivre autant qu'il doit non autant qu'il peut vivre ;
Et le temps de mourir est venu justement, 790
Quand on a plus de mal que de contentement :
Car celui va choquant les règles de nature,
Qui faute de mourir trop de peines endure.
Plus aisément qu'on n'entre en la vie on en sort ;
Elle n'a qu'une porte, et mille en a la mort : 795
L'une dépend d'autrui, mais l'autre de nous-même.
Nous venons de partout à ce passage extrême.
Puis donc qu'ayant vécu je ne sais combien d'ans,
Nous serions aussi bien le trépas attendant,
En allant au-devant rendons notre mémoire, 800
Morte à tout déshonneur et vivante à la gloire.
Montrons que pour mourir ne faut que le vouloir ;
Et qu'un homme de bien met tout à nonchaloir,
Quand il est question de faire une entreprise,
Qui lui donnant la mort son nom immortalise. 805
Ayons de la valeur nous en viendrons à bout,
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.
Nous sommes désarmés ; mais courrons à ces armes ;
À cette ville ici donnons mille alarmes,
Empoignons, mes amis, empoignons ces soldats, 810

Qui sont or' amusés à rire entre les plats ;
 Et qui font tourner à l'entour de la table
 Les verres couronnés de liqueur délectable.
 Ramassons à ce coup nos généreux Esprits,
 Nous prendrons aisément des hommes déjà pris 815
 De vin et de viande, et que la bonne chère,
 A rendus de tout point oublieux de bien faire.
 Le point de l'entreprise en nos mains s'est rendu
 Deux ou trois jours plutôt qu'il n'était attendu ;
 Ne souffrons néanmoins que de nous il s'absente ; 820
 Il faut au fait présent une vertu présente :
 Car les trop longs délais sont la mort d'un dessein,
 Qu'on admire tant plus qu'il a l'effet soudain.
 Allons, mes compagnons, où l'honneur nous convie :
 Le passage qu'on fait de la mort à la vie, 825
 Faisons-le sans frayeur de la vie à ma mort.
 Vainquons en nous vainquant les hommes et le Sort :
 Qui veut, ainsi que nous, regagner sa franchise,
 S'il accourcit ses jours sa gloire il éternise.
 À ces propos brûlants ses compagnons aimés, 830
 Furent d'un vif courage ardemment allumés :
 Leur coeur à son dépit mêle l'impatience ;
 Il leur tarde déjà que quelqu'un ne commence,
 Quand ton fils généreux le premier avancé,
 Le premier qu'il saisit a sous lui renversé. 835
 Tous les autres après à leurs gardes s'attachent ?
 Et hors des poings tremblants les armes leur arrachent ;
 Ils pouvaient leur plonger le fer dedans le flanc ;
 Mais ne voulant épandre un si servile sang
 Les laissent prosternés de corps et de courage : 840
 Imitant le Lion qui n'a point tant de rage,
 Qu'il ne pardonne à ceux qui de peur combattus,
 Implore sa merci sur la terre abattus.
 Après s'être affranchis ils franchissent la porte,

Tout ainsi que durant une tempête forte, 845
 Le tonnerre souffreux en l'ombrage assiégé,
 Après un long combat, d'un effort enragé,
 Se fait jour à travers des vagabondes nues,
 Et les fait scintiller de flammèches menues :
 Ils sortent du logis avec un si grand bruit, 850
 Que qui les oit, les craint ; et qui les craint, s'enfuit :
 Car à voir seulement les éclairs de leur face,
 Les courages les plus chauds étaient remplis de glace.
 Et si quelqu'un osait soutenir leur effort ;
 Pensant sauver sa vie il recevait la mort. 855
 Comme un torrent qui chet des plus hautes montagnes,
 Se fait en un moment Roi des basses campagnes :
 Nul obstacle ne peut sa fureur arrêter ;
 Il s'efforce tant plus qu'on lui veut résister :
 Les pauvres Laboureurs émus de leur dommage, 860
 S'opposent, mais en vain, à ce cruel ravage ;
 Tout est enveloppé dessous ses flots troublés,
 Qui ravissent les ponts, les arbres et les blés.
 De même nos Guerriers qui délivrés se montrent,
 Passent dessus le ventre à tout ce qu'ils rencontrent ; 865
 Rien n'arrête leurs pas ; nul n'ose tant soit peu,
 Regarder leur visage étincelant de feu.
 Ayant fait bravement la première saillie,
 Au boiteux Hippotas la force est défaillee,
 Encor qu'il fût sorti fort délibérément 870
 Mais voyant que pour lui tous allaient lentement,
 Tournez, tournez, dit-il, contre moi votre épée ;
 La trame de ma vie à ce coup soit coupée ;
 Dépêchez-vous amis, et que tardez-vous plus,
 Pour le regard d'un homme impuissant et perclus ? 875
 Las mon courage est fort, mais mon corps est débile !
 Tuez-moi promptement, suis-je pas inutile ?
 Au fer son estomac il avait exposé,

Quand un homme à cheval fut par eux avisé,
 L'un d'eux court à la bride et l'ayant fait descendre, 880
 L'autre monte Hippotas, et puis sans plus attendre,
 Ils vont courant partout d'un pas non arrêté ;
 Ils vont partout criant liberté, liberté ;
 Mais le peuple couard et digne de servage,
 Sans l'imiter admire un si brave courage : 885
 Il n'a de la vertu sinon jusqu'à louer,
 Ceux qu'il voit sans frayeur à la mort se vouer,
 Et mettre au désespoir toute leur espérance :
 Car pour les suivre au reste il maque d'assurance.
 Un coeur glacé de peur ne se peut échauffer, 890
 Quoiqu'il voie aux périls la valeur triompher.
 Leur âme étant plus fort au combat animée,
 Par la fuite de tous, ils trouvent Ptolomée,
 Le fils de Chrisermus, qui du palais sortait,
 Et d'un si grand dessin alors ne se doutait. 895
 Trois s'élancent sur lui ; il tombe sur la terre,
 Non autrement qu'un chêne abattu du tonnerre.
 Voyant qu'il était mort ils marchent en avant,
 Plus vite que ne court un tourbillon de vent ;
 Excitant un grand bruit s'il trouve quelque chose 900
 Dessus les champs salés qui contre lui s'oppose.
 Ainsi ces grands Héros un tumulte émouvant,
 L'un après l'autre allaient les carrefours suivant ;
 Lorsque pour l'apaiser monta dedans son coche
 Le Gouverneur craintif ; mais venant à l'approche, 905
 Ils lui coururent sus d'une telle vigueur,
 Que sa garde perdit et la force et le coeur ;
 Tous oubliant l'honneur d'avec lui se départent,
 Comme on voit dans un champ les brebis qui s'écartent,
 Voyant venir un Loup leur mortel ennemi, 910
 Tandis que leur Berger est à l'ombre endormi.
 Mais ainsi qu'un Lion plein d'ardente furie,

Trouvant des boeufs paissant en la verte prairie,
 Sur tous en choisit un, lui livre le combat,
 À la gorge le prend et sous ses pieds l'abat ; 915
 Ton fils hors de son coche attire Ptolomée,
 Et le renverse mort dessous sa main armée ;
 Puis tous vont au Château plus vite qu'un éclair,
 Qui court en un moment le grand vague de l'air ;
 Ses rays luisent en long et sortant de la nue, 920
 Il attire après soi mainte flamme menue.
 Or c'était le dessein de ces braves Guerriers,
 Que d'arracher les fers à tous les prisonniers ;
 Pour s'en servir après à suivre l'entreprise :
 Mais les rudes géôliers gardèrent la surprise, 925
 Et barrèrent si bien les portes tout par tout,
 Que jamais leur effort n'en peut venir à bout.
 Cent mille autres moyens ton fils tente et retente,
 Se voyant rebuté de sa meilleure attente ;
 Il supplie, il menace, il exhorte un chacun 930
 De s'armer avec lui pour le repos commun ;
 Mais il n'avance rien : s'il ne trouve personne,
 Qui résiste à sa main, nul secours ne lui donne :
 Tout le monde étonné loin de lui s'enfuyait,
 Quand il voyait son front, quand sa voix il oyait. 935
 Ayant fait et refait maint inutile voyage,
 Tourne vers ses Guerriers il leur tient ce langage.
 Ce n'est pas de merveille, ô généreux amis,
 De voir ce lâche peuple à des femmes soumis ;
 Car il fuit liberté quand elle se présente, 940
 Autant qu'il la désire alors qu'elle est absente,
 Il ne mérite point de posséder son bien,
 Vu que pour l'acquérir il ne veut perdre rien.
 Aujourd'hui donc, Guerriers, la valeur vous convie,
 De rendre votre mort semblable à votre vie ; 945
 La belle fin est due au beau commencement :

Vous avez bien vécu, mourez donc bravement.
Tous approuvent ces mots du coeur et de la tête.
Hippotas à Damis fait premier sa requête ;
Les deux sont résolus de faire leur devoir, 950
L'un à donner le coup, l'autre à le recevoir.
Damis d'un bras robuste enfonce son épée,
Dans le coeur d'Hippotas, elle est toute trempée
Du sang, qui par la plaie à bouillons regorgeant,
Fait un large ruisseau où l'âme va nageant. 955
Les autres préparés à un semblable office,
De leur vie à l'honneur font un beau sacrifice ;
Et frustrant la rigueur des Tyrans inhumains,
Rendent leur âme forte entre leurs propres mains :
Leurs plaies se baisant d'une amoureuse envie, 960
Hument avec le sang les restes de leur vie ;
On eût dit à les voir mourir si doucement,
Qu'ils prenaient à mourir quelque contentement.
Ainsi que belles fleurs sous l'ardeur languissantes,
Ces grands Héros penchaient leurs faces pâlissantes, 965
Et tiraient à la fin : Panthée encor restait,
Qui des morts le trépas et l'honneur souhaitait :
Car ton fils en mourant dit qu'il avait envie
Que le dernier de tous il se ravit la vie,
De peur que quelqu'un d'eux vivant ne fut remis, 970
Entre les fières mains des lâches ennemis.
Avecques son épée un chacun d'eux il sonde ;
Presque tous ont quitté la lumière du monde,
Et leur corps tout glacé n'a plus de sentiment :
Mais de son Cléomène approchant lentement, 975
Il pique son talon et se navre au courage ;
Puis voyant qu'il fronçait encore le visage,
L'ayant baisé trois fois auprès de lui s'assit :
Après qu'il eut fini sur son corps il s'occit.

CRATESICLEA

Ô Reine infortunée ! Ô misérable femme ! 980
La mort de ces Guerriers est la mort de ton âme :
Mais puisque la rigueur du Sort qui nous poursuit,
Me conduit avec eux sous l'ombre de la nuit,
C'est avoir beaucoup d'heur que de les pouvoir suivre :
Car s'ils me font mourir ils me feront revivre. 985

CHOEUR

Elle est toute pâmée, il la faut soutenir ;
Portons-la sur un lit, faisons-la revenir :
Ayant perdu le fils ne perdons pas la mère,
Qui pour confort nous reste entre tant de misère :
Si l'un nous fut ôté par sa grande valeur, 990
L'autre ne le soit pas par sa grande douleur.

ACTE IV

CRATÉSICLÉA, CHOEUR, DAMOISELLE, LÉONIDAS

CRATESICLEA

Ô secours inhumain ! Ô foi trop infidèle !
Ô douceur rigoureuse ! Ô pitié trop cruelle,
Qui m'as ainsi voulu malgré moi secourir,
Lorsque je désirais en extase mourir ! 995
Je n'ai plus, chères soeurs, de vivre aucune envie ;
Je vivais en la mort, et je meurs en la vie.
Aussi qui me doit plus au monde retenir ?
Sous tel faix de douleur me puis-je soutenir !
Vraiment je m'ébahis que mon coeur n'y succombe, 1000
Et que mon corps lassé ne se couche en la tombe.
D'autant que mon grand fils possédait de vertus,
De regrets douloureux mes sens sont combattus :
Son mérite n'avait ni borne ni mesure,
Infinie est aussi la douleur que j'endure. 1005
Vous Parques qui tenez notre vie en dépôt,
Après tant de travaux donnez-moi du repos :
Accordez-moi la trêve au milieu de la guerre,
Que je la trouve au Ciel si ce n'est en la terre :
C'est, c'est là que j'aspire : aussi sais-je pour vrai, 1010
Qu'étant de deux prisons mon cher fils délivré,

Son âme est ce lieu, sa natale demeure,
 Tout ainsi que son corps gît en terre à cette heure.
 Las voirement son corps est en terre gisant ;
 Chacun le foule aux pieds et le va méprisant : 1015
 Nul n'en a plus de peur encores que sa face,
 Toute morte qu'elle est porte une vive audace.
 Ainsi dessus le champ vont les lièvres peureux,
 Tirasser le poil roux du Lion généreux,
 Étant étendu mort ; et l'osaient voir à peine, 1020
 Lorsqu'il épouvantait les forêts et la plaine.
 Tantôt que mon Esprit d'un espoir je flattais,
 Cet extrême malheur je ne me promettais
 Si cherchant un confort à ma dure souffrance,
 De ces ennuis communs j'attendais délivrance ; 1025
 Fût-ce pas toi mon fils qui me fis concevoir,
 Le désir de ce bien que je ne puis avoir.
 Las ! Tu ne m'as donné que de vaines paroles,
 Et m'ayant consolée en fin tu me désolés.
 Est-ce donc sans raison si je me plains de toi ? 1030
 N'avais-je assez d'amour, de constance et de foi,
 Pour être reconnue aucunement capable,
 Du généreux dessein d'un fait si mémorable ?
 Encores qu'à tout autre il dût être celé,
 Le devoir requerrait qu'il me fût révélé. 1035
 Je suis femme, il est vrai ; mais Sparte est ma naissance,
 Qui ne m'interdit pas l'usage de vaillance.
 Quoique mon bras ne soit aux armes bien appris,
 Il eût pu vous aider à l'ouvrage entrepris.
 Mais si vous ne vouliez qu'aujourd'hui notre gloire 1040
 Fût avecques la vôtre écrite en la mémoire ;
 En nous ôtant l'honneur de nous trouver aux coups,
 Deviez-vous nous l'ôter de mourir avec vous.
 Au moins en vous fermant les mourantes paupières,
 Nous eussions prononcé les paroles dernières : 1045

Sur votre bouche encor la nôtre eût amassé,
Votre esprit généreux par les vents dispersé :
Où vous nous délaissez dolentes et chétives,
Vous êtes en franchise et nous restons captives,
Et pour nous consoler en un si grand tourment, 1050
Vous ne nous avez dit un Adieu seulement.
Mais je ne fais sortir pour cela qui me touche
Tant de pleurs par mes yeux, de soupirs par ma bouche ;
L'intérêt du public me tourmente plus fort :
Car aujourd'hui ma Sparte est morte en votre mort. 1055
Il ne faut désormais que rien plus elle espère ;
Mon cher fils lui servait et de père et de mère,
De chef et de soldat, de bourgeois et de Roi,
Seul il était ses bras, son esprit et sa loi,
Sa belle fleur est chute en cet orage extrême, 1060
Que ses fils ont voulu susciter contre eux-mêmes ;
Elle seule pouvant soi-même surmonter,
Est restée indomptable en se voulant dompter.
Ô Guerriers immortels dont la main valeureuse
A fini les malheurs par une mort heureuse, 1065
Vous étiez sa ressource et son ferme support ;
De vous seuls dépendait le bonheur de son sort :
Elle doit bien se plaindre et se noyer en larmes,
S'exhaler en soupirs ; car l'honneur de ses armes,
Et tant de braves chefs en son sein élevés, 1070
De l'usufruit du jour sont aujourd'hui privés ;
Sa gloire en leurs tombeaux demeure ensevelie,
Ses hommes sont épars, et nul qui les rallie ;
Cléomène qui fut son unique secours,
Pour vivre plus longtemps a terminé ses jours. 1075
Ce Prince ami du Ciel, divine Créature,
Miracle de son temps, chef-d'oeuvre de Nature,
N'a rien laissé de lui que ses belles vertus,
Dont nous portons les yeux et les coeurs abattus ;

Las, hélas ! Sans espoir de revoir jamais l'heure, 1080
 Que nous puissions avoir de fortune meilleure.
 Mais toi l'éclair perçant des plus fortes armées ;
 Grand Démon qui rendais nos troupes animées,
 Au milieu des combats, invaincu boulevard,
 Qui gardais ta Cité de peur et de hasard, 1085
 Soit que tu sois au Ciel, ou qu'encore en la terre,
 Ton âme valeureuse autour de son corps erre,
 Reçois de bonne part ces soupirs et ces pleurs,
 Que dessus ton tombeau je sème au lieu de fleurs.
 Et vous, mes chères soeurs, qu'une même fortune, 1090
 Afflige maintenant d'une perte commune,
 Vos larmes à ce coup aux miennes conjoignez ;
 Si vous plaignez beaucoup à bon droit vous plaignez.

CHOEUR

Nous avons bien raison de pleurer et de plaindre ;
 Nous perdons en perdant Cléomène et les siens, 1095
 Ce qui nous fit aimer et ce qui nous fit craindre ;
 C'est pourquoi nous joignons nos pleurs avec les tiens.

CHOEUR

Il faudrait que le coeur fût une riche dure,
 Qui ne s'amollirait à ces grandes douleurs :
 Un Tigre aurait pitié d'une telle aventure ; 1100
 C'est pourquoi nous plaignons avec toi nos malheurs.

CHOEUR

Cil qui se voit priver de ce que plus il aime,
 Ce qui plus le tourmente est contraint endurer :
 Car d'une extrême perte est la douleur extrême ;
 C'est pourquoi nous venons avec toi soupirer. 1105

CHOEUR

C'est un grand réconfort au mal qui nous possède,
Que de nous découvrir nos ennuis plus secrets :
Il faut à nos Esprits appliquer ce remède ;
C'est pourquoi nous faisons avec toi nos regrets.

CHOEUR

Si des maux par la mort on délivre la vie, 1110
Nous ne devons plus vivre en ce mortel émoi :
Quand l'heure est de mourir louable en est l'envie,
C'est pourquoi nous voulons mourir avecques toi.

CHOEUR

Las ! qui voudrait survivre à sa morte espérance,
Et prolongeant ses jours allonger ses travaux ? 1115
Celui qui pour mourir ne manque d'assurance,
Ne manquera jamais de remède à ses maux.

CHOEUR

Ne voyant plus du jour les agréables flammes,
Chacun désirerait se donner le trépas ;
Et nous ayant perdu les Soleils de nos âmes 1120
Pouvons-nous les louer ne les imitant pas ?

CHOEUR

Par leur mort on connut la valeur de nos hommes,
Disputer à soi-même et combattre à l'envi :
Montrons à chacun d'eux (si leurs femmes nous sommes)
Que nous ne lui cédon's que pour l'avoir suivi. 1125

CHOEUR

Puisque nos meilleurs jours avec eux nous passâmes,
Descendons avec eux sous un même tombeau ;
Si rejoignant nos corps nous rejoignons nos âmes,
Est-il quelque Destin plus heureux ou plus beau ?

CHOEUR

Si pour eux seulement nous désirions la vie, 1130
Pour eux il faut aimer la mort semblablement :
Étant mort le sujet qui fit de vivre envie,
L'envie en doit aussi mourir pareillement.

CHOEUR

Accompagnons leur ombre ès plaines infernales ;
Mêlons avecques eux nos cendres et nos os : 1135
Ensevelissons-nous ès ruines fatales
De la chère patrie avecques ces Héros.

CHOEUR

Il vaut bien mieux se perdre et finir avec elle,
Que de vivre sans elle en si grande langueur :
Qui meurt pour son honneur acquiert vie immortelle, 1140
Et qui n'y veut mourir il a bien peu de coeur.

CHOEUR

Elle est chute aussi bien sans espoir de ressource ;
Cil qui la soutenait s'est lui-même abattu :
Las ! Il a défailli au milieu de sa course ;
Mais on n'a jamais vu défaillir sa vertu. 1145

CHOEUR

Au plus luisant Soleil s'opposent des nuages ;
Des nuages pourtant il n'est point obscurci :
Fortune lui dona de grands désavantages,
Mais se vainquant soi-même il la vainquit aussi.

CHOEUR

Si le Ciel eût permis à son brave courage, 1150
D'accomplir les desseins qu'il avait projetés,
Il eût en liberté changé notre servage,
Et fais naître un bonheur de nos adversités.

CHOEUR

Mais puisque le Destin autrement en ordonne,
Suscitant contre nous les hommes et les Dieux ; 1155
Cédant à la rigueur de sa rage félonne,
Et perdant notre terre allons gagner les Cieux.

CHOEUR

Le devoir le requiert, l'honneur nous y convie,
Et Cléomène encor des héros le plus fort,
Qui par sa belle mort triompha de la vie, 1160
Et par sa vie encor triomphe de la mort ;

CHOEUR

Dérobons au Tyran un si bel avantage ;
Il aurait trop d'honneur nous donnons le trépas :
En ayant le désir ayons-en le courage
N'attendons pas qu'en nous force en ne le voulant pas. 1165

CHOEUR

Si nos braves Guerriers animés de la gloire,
Ont voulu par leur main leur trépas signaler ;
Sur nous-même gagnons une belle victoire,
Qui seconde la leur ne pouvant l'égal.

CRATESICLEA

Vos desseins courageux, ô Dames généreuses, 1170
À ceux de nos Guerriers disputent la valeur :
Mais pour les accomplir nous sommes malheureuses,
Et nous ne pouvons pas forcer notre malheur.
Aussi si d'un côté l'honneur le vous commande,
De l'autre le défend la sainte piété : 1175
Il faut aux Dieux d'en bas présenter quelque offrande,
Et faire à nos héros l'obsèque mérité.
Retardez donc un peu cette belle entreprise,
Nous avons pour mourir encor assez de temps :
Outre qu'en la prison on en a la franchise, 1180
Ceux meurent aisément qui ne vivent contents.
Mais vous pauvres Enfants, Royale géniture,
Si vous reconnaissez quelle est votre aventure,
Voudrez-vous pas aussi votre père suivre,
À mourir bien appris, désappris à servir ? 1185
Non, non, restez vivants : si le Ciel favorable
Veut changer quelque jour votre état misérable,
Et si les morts encor ont quelque sentiment ;
Votre père en aura quelque contentement ;
Et prenant de sa mort une vengeance heureuse, 1190
Ses os tressailliront sous la tombe poudreuse.
Possédant le Démon de sa forte valeur,
Ne soyez comme lui possédés du malheur :
Et que votre vertu soit semblable ou toute une,

Mais ayez seulement dissemblable fortune. 1195
Si les fruits attendus répondent à vos fleurs,
Sparte verra tarir la source de ses pleurs ;
Son âme derechef à l'honneur échauffée,
Ses Temples ornera de maint nouveau trophée ;
Et ses braves enfants sous de si dignes Rois, 1200
Redonneront encor à la Grèce leurs lois.
Soit qu'alors nos Esprits errent ès champs d'Élise,
Ou qu'ils soient dans les Cieux dont leur essence est prise,
Qu'ils recevront de joie et d'extrême plaisir,
Voyant vos beaux succès répondre à leur désir. 1205
Ce seul espoir je porte en la tombe funeste ;
Entre tant de douleurs ce seul plaisir me reste :
Mais plutôt d'un plaisir le songe seulement,
Qui néanmoins me donne un vrai contentement.
Quel bruit viens-je d'ouïr ? que pourrait-ce bien être ? 1210

DAMOISELLE

Votre fils s'est jeté d'une haute fenêtre
La tête contre bas ; envoyez-le quérir,
Hélas, Madame, il est en danger de mourir.

CHOEUR

Au secours, au secours, compagnes, je vous prie,
S'il n'est encore mort empêchons sa furie. 1215

CRATESICLEA

Courez filles courez et l'apportez ici,
Ou soit mort ou soit vif, car je le veux ainsi.
Ceux-là que le Destin poursuit sans reconnaître,
De la mort d'un malheur maint autre voient renaître :
Cette Hydre n'est jamais réduite à un seul chef, 1220

Quand l'on en retranche un, sept naissent derechef.
 Ô toi le digne fils d'un père brave et digne,
 Qui montres en l'enfance une valeur insigne,
 Donc ton coeur aussi grand que petit est ton corps,
 N'a crainte de la mort au milieu de ces morts ? 1225
 Donc, petit fils de Mars, ton âme généreuse,
 Au milieu de la peur ne peut être peureuse ?
 L'Aigle de l'Aigle naît ; d'un père généreux,
 Ne sort point un enfant imbécile et peureux.
 Mais tant plus que ton coeur est extrême en courage, 1230
 Tu me fais pour ton mal soupirer davantage ;
 Si le bien de t'avoir ne m'était si plaisant,
 Le regret de ta mort me serait moins cuisant :
 Mais avant que je sois de la tombe couverte,
 Le Ciel veut qu'en perdant je connaisse ma perte ; 1235
 Le Ciel veut que je ferme et la bouche et les yeux,
 À ceux qui me devaient cet office pieux,
 Selon le cours de l'âge et règle de nature.
 Résolvons-nous, mon coeur, à si triste aventure :
 Tant de maux qui me sont l'un sur l'autre arrivés, 1240
 Rendront enfin mes sens de sentiments privés,
 Étant une Niobé à la mort de ma race :
 Elle devint rocher et je deviendrai glace,
 En pleurs elle distille, et moi j'irai fondant
 Ès larmes que mes yeux vont sans cesse épanchant. 1245
 Mais te voici, mon fils ; es-tu encore en vie ?
 Pourquoi ton beau courage a-t-il conçu l'envie
 De faire en nos malheurs ton soir de ton matin ?
 Est-ce l'ire du Ciel, ou l'arrêl du Destin,
 Qui veut que ce jourd'hui toute ma race meure, 1250
 Et qu'après elle encor vivante je demeure ?
 Mon cher fils, si tu n'as la mort dedans le sein,
 Garde encore ta vie et quitte ce dessein.

AGIS

Madame, je ne veux demeurer davantage :
Il faut suivre mon père en un si beau voyage ; 1255
Je faus de tarder plus étant si avancé ;
Permettez que j'achève ayant bien commencé :
Le conseil est tout pris ; rien ne m'en peut distraire :
On m'anime tant plus qu'on s'oppose au contraire.
Vous me pouvez garder de languir plus longtemps, 1260
Mais non pas de mourir ainsi que je prétends :
Je veux je veux montrer à ce peuple adversaire,
Que je méritais bien être fils d'un tel père,
Et qu'un père en la mort de la mort triomphant,
Méritait bien aussi d'avoir un tel enfant. 1265

ACTE V

PTOLOMÉE, STRATONICE, CHOEUR, MESSENGER

PTOLOMÉE

Devais-je revenir de Canobe la belle,
Pour ouïr au retour cette triste nouvelle ?
J'ai bien été vraiment raconduit du malheur,
De venir au devant d'une telle douleur !
Cléomène est sorti, et mes deux Ptolomées, 1270
Créatures du Ciel, de la terre estimées,
Seuls objets de mon âme, ornements de ma Cour
Ont par cette sortie été privés du jour.
Mais sur eux seulement n'est pas tombé l'orage ;
Ces tigres furieux, ces Lions pleins de rage 1275
Ont cent autres Guerriers à l'impourvu surpris :
Las je les ai perdus et l'Enfer les a pris !
Las toute ma Cité de carnage couverte,
Mêle avecques leur sang les larmes de sa perte !
Voyant tous mes Soleils couchés en l'Occident, 1280
Je demeure éperdu d'un si triste accident ;
Mon Esprit est percé d'une pointe de rage,
Ne pouvant satisfaire au deuil de mon courage,
À mes amis défunts, raison me demandant,
Par des traits de vengeance au forfait répondant : 1285
D'autant que Cléomène en se tuant soi-même,
A pu se garantir de ma colère extrême ;

Et que ses compagnons ont moins craint de mourir,
Que venant en mes mains ma fureur encourir.
Mais ne pouvant venger sur les vifs mon offense, 1290
Je veux dessus les morts en prendre la vengeance :
S'ils ont eu de l'honneur à mourir bravement,
Un gibet vergogneux sera leur monument.
Qu'on me les pendre tous, leur peau sera conroyée,
Aux rayons du soleil leur chair soit poudroyée. 1295
Fais mon commandement, Prévôt, dépêche-toi :
Mais non, attends un peu : la Mère de ce Roi,
Ses enfants malheureux, les femmes misérables,
De ceux qu'à son dessein il trouva favorables,
Sont-elles pas encor captives en nos mains ? 1300
Va-t'en les délivrer aux bourreaux inhumains,
Que du grand au petit toute la race meure :
Il me fâche beaucoup que le nom en demeure.
Ces victimes, au lieu de Vaches et d'Agneaux,
J'immole, mes Amis, sur vos tristes tombeaux, 1305
Qui dehors ont mes pleurs et dedans ont ma flamme.
Que si vous détournez le bel oeil de votre âme,
Sur la belle dépouille où elle fit séjour,
Tous morts vous priserez mon immortel amour ;
Mon coeur tout soupirant de mortelle souffrance, 1310
Respire seulement en si belle espérance.

CHOEUR

Rien n'est si fort à redouter,
Que l'âme d'un Prince élancée,
De colère insensée :
Rien n'a pouvoir de l'arrêter, 1315
C'est comme un feu pris à l'amorce,
Qui s'échappe de force.
Le flot courroucé de la mer,

En l'orage le plus horrible,
Est beaucoup moins terrible : 1320
Bien qu'il menace d'abîmer ;
Souvent par le même naufrage,
On évite sa rage.
Mais quand on est à la merci
D'un Prince animé de vengeance, 1325
Vaine est toute Espérance.
De pardonner il n'a souci ;
Sa cruauté démesurée,
Est de sang altérée.
Encor il ne lui suffit pas, 1330
Que celui seulement endure,
Qui lui a fait l'injure :
Il punit d'un cruel trépas,
Ceux qui n'étant du fait coupables,
Étaient impunissables. 1335
Que peut mais la mère ou l'enfant,
Des fautes qu'un fils ou qu'un père,
À leur déçu veut faire ?
Aussi le droit commun défend,
Que pour l'un l'autre se punisse ; 1340
Car ce n'est pas Justice.
Mais où la violence a lieu,
Règne la fière tyrannie,
Et Raison est bannie.
L'homme mortel ne craint point Dieu, 1345
Pourvu qu'il soit craint en la terre,
Faisons aux bons la guerre :
Mais lors qu'il semble fermer l'oeil,
Aux maux dont il se contamine,
Il songe à sa ruine ; 1350
À son corps il dresse un cercueil ;
Il fait un enfer à son âme,

De glaçons et de flamme.

STRATONICE

Nous mourrons tout à fait ne vivant qu'à demi ;
L'ennemi nous est doux ; cruel nous est l'ami ; 1355
L'ennemi nous fait naître une paix d'une guerre ;
L'ami volant au Ciel nous laisse dans la terre,
Et nous abandonnant à nos frères ennemis,
À leur discrétion notre honneur a soumis.
T'abandonnai-je ainsi, peu fidèle Panthée, 1360
Quand des armes la gloire à Sparte fut ôtée,
Et quand son Roi fuyant des pieds et non du coeur,
De son mauvais Démon éprouva la rigueur ?
Tu me voulus laisser sans m'avoir avertie
Aussi peu du retour comme de la partie, 1365
Et je la su d'ailleurs : mes parents rigoureux,
Voyant que j'avais pris un dessein généreux
De monter sur la mer, et que je voulais suivre
Cil qui me fait mourir me voulant laisser vivre,
Me retinrent à force, et mon corps arrêtant, 1370
De l'oeil de mon esprit je t'allais assistant.
Que ne peut faire une âme amoureuse et fidèle !
Je rompis aisément cette prison cruelle,
Et sur un bon cheval ayant de nuit monté,
À Ténare je tire et fuis de ma Cité, 1375
Aimant beaucoup mieux vivre avec toi fugitive,
Que languir loin de toi misérable et chétive.
Ni les flots ondoyants non vus auparavant,
Ni le bruit des rochers, ni les fureurs du vent,
Ni le mugissement de l'écumeux rivage, 1380
Ni la tempête en mer, ni dans les Cieux l'orage,
Ni des eaux l'étendue horrible à regarder,
Mon dessein amoureux n'eussent pu retarder :

Rien n'empêcha ma course, étant d'amour conduite,
Le désir de te voir éperonna ma fuite : 1385
Aussi j'eusse percé dix mille et mille morts,
Pour joindre en te joignant mon Esprit à mon Corps.
J'ai senti du depuis mainte peine importune,
Mais ta seule présence adoucit ma fortune ;
Et te voir seulement m'était plus de plaisir, 1390
Que je n'en recherchais pour combler mon désir.
Cet exil, mais plutôt liberté de mon âme,
N'éteignit de mon feu la plus petite flamme :
Et je crois que le tien par la mort déchassé,
Pour renforcer le mien en mon coeur est passé. 1395
Ô bienheureux Amant de malheureuse Amante,
8Es-tu point tourmenté de ce qui me tourmente ?
Comme j'ai du regret de n'être avecques toi,
As-tu point déplaisir de n'être avecques moi ?
Courage, mon Ami, on nous remet ensemble ; 1400
La vie nous sépare, et la mort nous rassemble :
Et si ce Roi bénin en sa grande rigueur,
Ne m'eût ôté la vie au fort de ma langueur ;
Pour voir bientôt ton oeil ma lumière propice,
Je t'eusse fait bientôt de mon corps sacrifice : 1405
Mais se donner la mort ne s'estime pas tant,
Comme la recevoir d'un visage constant.
Adieu clartés du jour vous m'êtes des ténèbres,
Mon Soleil est couvert d'obscurités funèbres,
Et je regarde encor ; Adieu Soleil des Cieux, 1410
N'ayant plus ma lumière il ne me faut plus d'yeux.

CHOEUR

Astres d'honneur et de Beauté,
C'est une étrange cruauté,
De voir éclipser vos lumières,

Dont les rayons sont plus luisants, 1415
 Que celles-là des premiers ans,
 Quoique vous soyez les dernières :
 Las ! Par un cruel accident,
 L'Orient vous est occident :
 Mais vous jetez de claires flammes, 1420
 Alors que vous vous éteignez :
 On vous plaint quand vous ne plaiguez,
 Ô beaux Soleils des belles âmes.
 Bien lamentable est votre sort,
 Bien désirable est votre mort : 1425
 L'un vous nuit, l'autre vous honore ;
 Si l'un vous fait de la douleur,
 L'autre montre votre valeur,
 Dont la grandeur veut qu'on l'adore.
 Votre inimitable vertu, 1430
 Dont le Destin est combattu,
 Fait sécher les hommes d'envie :
 Aussi devraient-ils aimer mieux,
 S'ils sont d'honneur ambitieux,
 Votre mort qu'ils ne font leur vie. 1435
 Qui ne veut mourir un moment,
 Pour revivre éternellement ?
 Qui pour un bien qui toujours dure,
 Ne veut peu de mal endurer ?
 Et qui pour longtemps respirer, 1440
 Ne veut soupirer un quart d'heure ?
 Vous deviez vivre sans tourment,
 Mais vous ne pouviez autrement
 Bailler de vous la connaissance ?
 Et l'exemple que vous donnez, 1445
 En ces mots que vous soutenez,
 Enseigne que peut la constance.
 Vous faites connaître aux humains,

Par le coeur au défaut des mains,
 Que votre âme fidèle et sainte, 1450
 À prou de force et de vertu,
 Pour rendre à vos pieds abattu
 Le monstre horrible de la crainte.
 Ô Sexe faible, mais bien fort,
 D'où vient que méprisant la mort 1455
 Tu tiens à si peu cette vie ?
 Il faut confesser librement,
 Qu'en mourant ainsi constamment,
 De mourir tu peux faire envie.
 Belles, vous n'avez point d'effroi, 1460
 Pour les menaces de ce Roi,
 Qui sans cause aux bourreaux vous livre :
 On dirait en voyant vos pas,
 Marcher librement au trépas,
 Que vous ne désirez plus vivre. 1465
 Est-ce pour disputer le pris
 De la valeur à vos maris,
 Fidèles et constantes Dames ;
 Et par vos trépas bienheureux,
 Gagnant l'avantage sur eux, 1470
 L'adjuger à l'honneur des femmes.
 Nous vous donnons toutes nos voix ;
 Car on a connu plusieurs fois,
 La Constance plus naturelle
 Aux hommes, qu'elle n'est à vous : 1475
 Mais les surpassant ainsi tous,
 Votre gloire s'en fait plus belle.
 Il en pourra juger ainsi,
 Qui vous aura vu sans souci
 Cheminer à votre supplice. 1480
 Nous pouvions vous contempler mieux,
 Mais nous ne voulons de nos yeux,

Favoriser cette injustice.

CHOEUR

Ne vois-je pas quelqu'un revenir devers vous,
Il nous en vient conter, Amis, avancez-vous :
Ce qui dans nos Esprits pénètre par l'oreille,
Ne cause en notre coeur une douleur pareille
À celle que notre oeil étant contraint de voir,
Fait d'une chose horrible à l'âme concevoir.

1485

MESSAGER

Patience admirable et digne de louange !
En pays étranger exemple bien étrange !
Au milieu du trépas beau mépris de la mort !
En un faible sujet coeur magnanime et fort !
Je viens ores de voir tant et tant de constance,
Qu'à mes yeux, sûrs témoins, à peine ai-je créance :
Je viens ores de voir tant et tant de vertus,
Que j'en ai tous les sens de merveille abattus.
Celui qui n'aura vu de si mortels spectacles,
Mortels spectacles non, plutôt vivants miracles,
Ne les croira jamais ; et la postérité,
Leur ôtera la gloire et l'honneur mérité.

1490

1495

1500

CHOEUR

Mais de grâce dis-nous cette chose incroyable.

MESSAGER

Vous me priez de faire un récit déplorable ;
Je le ferai pourtant : car un acte si beau,
Ne doit avec les corps dévaler au tombeau.

1505

Par le vouloir du Roi les Sergents de Justice,
Menaient Cratésiclée et ses gens au supplice :
La femme de Panthée au milieu paraissait,
Et surtout le troupeau de la tête croissait ;
Semblable de façon, d'épaules et de face, 1510
À cette Dêité qui préside à la chasse :
La mère à Cléomène elle allait supportant ;
Et de geste et de voix sa douleur confortant,
Quoiqu'elle ne fût point autrement étonnée,
Pour la peur du supplice où elle était menée. 1515
Ceux qui la conduisaient elle importunait fort,
Afin que la première elle reçut la mort :
En tant de défaveurs recevant cette grâce,
De ne voir point mourir sa gémissante race.
Mais les cruels Bourreaux en la place arrivés, 1520
Où furent ces beaux corps de notre jour privés,
Mettant à nonchaloir ses instantes prières,
Sur ses petits enfants jettent leurs mains meurtrières,
Et devant ses beaux yeux baignés de tièdes pleurs,
Fauchent d'un fer cruel ce beau Printemps de fleurs : 1525
Mais le coup qu'en leurs corps frappa l'injuste lame,
S'enfonça sur l'instant au plus vif de son âme.
À peine elle rendit ces mots articulés,
Hélas mes chers Enfants, où êtes-vous allés !
Car cent et cent soupirs leur firent le passage, 1530
Puis ils furent encor suivis de davantage.
Or plaignant non pour elle ains pour eux seulement,
Les ayant vu mourir si courageusement,
Que leur mort à leur coeur rendit bon témoignage ;
D'une belle assurance elle peint son visage : 1535
La femme de Panthée enveloppa son corps,
Duquel quand et le Chef l'âme vola dehors ;
Et à toutes faisant un office semblable,
Toutes montrent à tous leur constance admirable.

Elle finalement soi-même s'accoutrant, 1540
Et nul trouble de l'âme à son front ne montrant ;
Faisait dedans les coeurs naître pitié d'elle,
Pour la voir au trépas si pitoyable et belle.
Elle avale à ses pieds son long accoutrement.
Puis toute résolue à mourir constamment, 1545
Se présente au bourreau qui lui tranche la tête :
Et même après la mort elle fut si honnête,
Qu'elle n'eut point besoin qu'on cachât autrement
Les membres que chacun couvre modestement :
Tant elle aima l'honneur, et tant elle eut envie 1550
De l'avoir en la mort aussi bien qu'en la vie !
Voilà comme aujourd'hui ces Esprits glorieux,
Triomphants de la terre ont volé dans les Cieux.

CHOEUR

Ô bienheureux trépas ! Ô décès honorable !
De votre honte naît un los toujours durable, 1555
Et votre beau silence à l'avenir dira,
Qu'en vous déshonorant la mort vous honora ;
Et qu'étant la vertu de fortune affligée,
La vertu n'est jamais de fortune outragée.